

Des voix réveillèrent Ajatashatru.

De grosses voix d'hommes.

Il ne s'était même pas aperçu qu'il s'était assoupi. Depuis qu'il était entré dans l'armoire, on l'avait valdingué dans tous les sens. Il s'était senti élevé de terre, il s'était senti rouler. On l'avait surtout cogné contre des murs, des escaliers, et d'autres ONI, Obstacles non identifiés.

Plusieurs fois, il avait été tenté de sortir et de tout avouer. C'était peut-être mieux que d'être chahuté et transporté vers l'inconnu. Par ailleurs, l'obscurité et les voix incompréhensibles en français, de l'autre côté de la cloison, avaient quelque chose d'oppressant.

Néanmoins, Ajatashatru avait tenu bon.

Au bout de quelques minutes, cela avait payé. Il n'avait plus rien entendu ni senti. Il s'était d'ailleurs cru mort. Mais la douleur provoquée par le pincement qu'il s'était infligé sur le dos de la main lui avait confirmé qu'il ne l'était pas, pas encore du moins, et qu'on l'avait seulement abandonné à son triste sort dans le silence et les ténèbres. Il avait alors tenté de sortir de l'armoire mais il n'y était pas parvenu. Épuisé et résigné, il avait dû glisser dans les puissants limbes du sommeil.

À présent, les grosses voix n'arrêtaient pas de parler. L'Indien crut en identifier cinq différentes. Ce n'était pas évident, elles avaient toutes la même tonalité grave, sourde, comme sorties d'outre-tombe. Mais une chose était sûre, il ne s'agissait plus de celles qu'il avait entendues autour de lui au magasin. Elles parlaient si vite et elles s'exprimaient dans une langue pleine d'onomatopées, de sons secs, abrupts qui ne lui étaient pas inconnus. Une langue arabe mais parlée par des Noirs, pensa l'Indien.

Un des hommes éclata de rire. On aurait dit un matelas aux ressorts grinçants sous l'ardeur de deux amants.

Ne sachant pas si ces voix étaient celles d'amis ou d'ennemis, le fakir retenait sa respiration. Par ami, il entendait toute personne qui ne s'offusquerait pas de le trouver dans cette armoire. Par ennemi, tous les autres : employés d'Ikea, policiers, l'éventuelle acheteuse de l'armoire, l'éventuel mari de l'éventuelle acheteuse rentrant du travail et trouvant un Indien en chaussettes dans sa nouvelle armoire.

À grand-peine, il déglutit et essaya de s'humidifier la bouche. Il avait les lèvres pâteuses, comme si quelqu'un les lui avait collées avec de la glu. Alors un terrible sentiment de panique l'assaillit, plus terrible encore que la peur d'être découvert vivant, celui d'être retrouvé mort dans cette armoire en tôle bon marché.

Durant ses performances au bled, Ajatashatru restait des semaines sans manger, assis en position du lotus dans le tronc d'un figuier banyan, comme l'avait fait, deux mille cinq cents ans plus tôt, le fondateur du bouddhisme, Siddharta Gautama. Il ne s'accordait que le luxe de s'alimenter, une fois par jour, à midi, des vis, boulons et autres clous rouillés que les gens du village voulaient bien lui apporter comme offrandes. En mai 2005, un adolescent de

quinze ans du nom de Ram Bahadur Bomjam, présenté par ses adorateurs comme méditant depuis six mois sans boire ni manger, lui avait volé la vedette. Les télévisions du monde entier s'étaient alors tournées vers l'imposteur, délaissant Ajatashatru dans son petit arbre.

En vérité, gourmand comme il l'était, notre fakir ne pouvait passer plus d'une journée sans s'alimenter. Dès que le soleil se couchait, chaque soir, on était venu refermer la toile de tente pendue devant le figuier et il s'était nourri des victuailles que son cousin Rhibbasmati (prononcez *Riz basmati*), complice de bon nombre de ses tours, était venu lui apporter. Pour ce qui était des vis et des boulons, ils étaient en charbon, ce qui, loin d'être très agréable à manger, était tout de même plus facile à déglutir que de vrais clous en acier, aussi rouillés fussent-ils.

Mais Ajatashatru n'avait jamais jeûné enfermé dans une armoire sans victuailles cachées dans le double-fond. Peut-être y arriverait-il s'il y était contraint. Après tout, il s'appelait Aja (prononcez *À jeun*). Le médecin de Kishanyogoor lui avait un jour affirmé qu'un être humain, fakir ou pas, ne pouvait survivre en moyenne plus de cinquante jours sans nourriture et pas plus de soixante-douze heures sans eau. Soixante-douze heures, autant dire trois jours.

Bien sûr, il ne s'était passé que cinq heures depuis qu'il avait bu et mangé pour la dernière fois, mais cela, l'Indien ne le savait pas. Dans l'obscurité de l'armoire, il avait perdu toute notion du temps. Et comme il se trouvait qu'il avait soif à ce moment-là, sa nature hypocondriaque, pas trop compatible avec la fonction de fakir, le poussa à croire qu'il avait déjà peut-être passé le délai des soixante-douze heures fatidiques enfermé là-dedans et

que son espérance de vie était sur le point de se consumer comme une bougie allumée depuis trop longtemps.

Si le docteur disait vrai, l'Indien devrait boire rapidement. Voix amies ou ennemies derrière la cloison, notre homme poussa à nouveau la porte de l'armoire afin de se dégager. C'était une question de vie ou de mort. Mais encore une fois, ses efforts furent vains. Ses bras frêles et noueux ne lui permettaient pas de casser, à l'inverse de ses héros de Bollywood, des portes d'armoires, qu'elles fussent ou non d'Ikea.

Il dut faire un peu de bruit car les voix cessèrent d'un coup.

De nouveau, Ajatashatru retint sa respiration et attendit, les yeux grands ouverts, bien qu'il fit noir tout autour de lui. Mais il n'était pas sur scène, dans une cage en verre remplie d'eau, avec un couvercle assez épais pour pouvoir y respirer dès le rideau baissé. Il ne tint donc que quelques secondes en apnée et reprit sa respiration dans un bruyant renâchement de cheval.

Il entendit des petits cris de stupeur de l'autre côté de la paroi, puis des signes d'agitation : une boîte de conserve qui tombe sur un sol métallique, des gens qui se bousculent.

– Ne partez pas ! lança-t-il avec son meilleur accent anglais.

Après un bref silence, une voix lui demanda, dans la même langue, qui il était. L'accent était sans équivoque. Il s'agissait bien d'un Noir. Mais bon, depuis l'intérieur d'une armoire plongée dans l'obscurité, tout le monde pouvait le paraître.

L'Indien savait qu'il devait être vigilant. Les Africains étaient, pour beaucoup, de religion animiste et prêtaient facilement vie à toute chose, un peu comme dans *Alice au pays des merveilles*. S'il ne leur disait pas la vérité, ils

croiraient sans doute avoir affaire à une armoire qui parle et s'enfuiraient à toutes jambes de ce lieu maudit, emportant avec eux la seule chance pour lui de sortir de là vivant. Il ignorait encore que ces hommes n'étaient pas animistes mais musulmans et que, se trouvant dans un camion, ils n'auraient jamais pu prendre leurs jambes à leur cou et partir bien loin, même s'ils en avaient éprouvé la plus vive envie.

– Eh bien, puisque vous me le demandez, je me nomme Ajatashatru Lavash, commença l'Indien en usant de son accent britannique le plus oxfordien (une armoire ne pouvait avoir un si bel accent). Je suis Rajasthanais. Peut-être n'allez-vous pas le croire mais je me suis retrouvé coincé dans cette armoire alors que j'en prenais les mesures dans un grand magasin français, enfin suédois. Je n'ai ni eau ni nourriture. Pourriez-vous me dire où nous sommes, s'il vous plaît ?

– On est dans un camion de marchandises, dit une voix.

– Un camion de marchandises ? Tiens donc ! Et roule-t-on ?

– Oui, fit une autre voix.

– Bizarre, je ne sens rien, mais je vous crois si vous le dites, je n'ai pas trop le choix d'ailleurs. Et puis-je savoir vers où nous roulons, si ce n'est pas indiscret ?

– L'Angleterre.

– Enfin, j'espère, dit encore une autre voix.

– Vous espérez ? Et puis-je vous demander ce que vous faites dans un camion de marchandises dont vous ignorez avec certitude le cap ?

Les voix se concertèrent un instant dans leur langue native. Au bout de quelques secondes, une voix plus grosse, plus puissante, sans doute celle du leader, prit le relais de la conversation et répondit.

L'homme dit qu'il s'appelait Wiraj (prononcez *Virage*), qu'ils étaient six dans ce camion et tous Soudanais. Il y avait Kougri, Basel, Mohammed, Nijam et Amsalu (prononcez tout cela comme il vous plaira). Hassan, qui s'était fait arrêter par la police italienne, manquait à l'appel. Les sept hommes étaient partis de leur pays, plus exactement de la ville de Djouba dans l'actuel Sud-Soudan, il y avait de cela près d'un an. Ils avaient vécu depuis lors un périple digne des plus grands romans de Jules Verne.

Depuis la ville soudanaise de Selima, les sept amis avaient traversé la zone frontalière commune au Soudan, à la Libye et à l'Égypte. Là, des passeurs égyptiens les avaient conduits en Libye, d'abord à Al-Koufrah, au sud-est, puis à Benghazi, dans le nord du pays. Puis, ils s'étaient rendus à Tripoli où ils avaient travaillé et vécu pendant huit mois. Une nuit, ils avaient embarqué sur un bateau de fortune, avec soixante autres personnes, afin d'atteindre les côtes de la petite île italienne de Lampedusa. Arrêtés par les carabinieri, on les avait placés dans le centre de Caltanissetta. Des trafiquants avaient facilité leur sortie pour ensuite mieux les séquestrer et demander une rançon

à leur famille. Mille euros, une somme astronomique pour eux. La communauté s'était cotisée et on avait payé. Sauf pour Hassan, qui n'avait jamais pu sortir. Les otages avaient été libérés et mis dans un train qui reliait l'Italie à l'Espagne. Ils s'étaient retrouvés à Barcelone, croyant que la ville se trouvait dans le nord de la France, y avaient passé quelques jours avant de réparer leur erreur en prenant un nouveau train vers l'Hexagone, et plus précisément vers Paris. Bref, les clandestins avaient mis presque un an pour parcourir illégalement la même distance qu'un passager en règle aurait parcouru en à peine onze heures de vol. Un an de souffrance et d'incertitude contre onze heures assis confortablement dans un avion.

Wiraj et ses acolytes avaient ensuite traîné trois jours dans la capitale avant de reprendre le train à destination de Calais, dernière étape avant le Royaume-Uni. Ils y étaient restés dix jours, aidés en grande partie par des volontaires de la Croix-Rouge, bénis soient-ils, qui leur avaient donné de quoi manger et un endroit pour dormir. C'est d'ailleurs comme ça que la police connaissait le nombre approximatif d'immigrés illégaux en attente sur la zone. La Croix-Rouge avait servi deux cent cinquante couverts? Eh bien il y avait au moins deux cent cinquante clandestins dans le coin.

Pour la police, ils étaient des clandestins, pour la Croix-Rouge, ils étaient des hommes en détresse. C'était déstabilisant de vivre avec une telle dualité et cette peur au ventre.

Cette nuit, vers 2 heures, ils étaient montés dans un poids lourd alors que celui-ci roulait au pas dans la file de véhicules qui s'apprêtaient à prendre le tunnel sous la Manche.

– Vous voulez dire que vous êtes montés dans un camion en marche? s'exclama Ajatashatru, comme si cela était le seul point de l'histoire qui avait vraiment de l'importance.

– Oui, répondit Wiraj de sa grosse voix. Le passeur a ouvert la porte avec une barre de métal et on a sauté à l'intérieur. Le chauffeur n'a même pas dû s'en rendre compte.

– Mais c'est très dangereux, ça!

– Ce qui était dangereux, c'était de rester au pays. On n'avait rien à perdre. Je suppose que c'est la même chose pour toi.

– Ah mais, vous faites erreur là, je ne suis pas un clandestin et je n'ai nullement l'intention de me rendre en Angleterre, se défendit l'Indien. Je vous l'ai dit, je suis un fakir tout ce qu'il y a de plus honorable, je me suis retrouvé coincé dans cette armoire alors que j'en prenais les mesures dans un grand magasin. J'étais venu en France pour acheter un nouveau lit à clous et...

– Arrête tes bobards, coupa l'Africain qui ne croyait pas un seul instant l'histoire abracadabrante de l'Indien. Nous sommes dans le même bateau.

– Dans le même camion..., rectifia l'autre à voix basse.

Une conversation édifiante s'engagea alors entre ces deux hommes que tout semblait séparer, à commencer par une porte d'armoire, mais que le sort unissait en fin de compte. Peut-être était-il moins dur pour le clandestin de se dévoiler face à une porte, petit confessionnal improvisé dans les cahots d'un camion ivre, plutôt que face au regard d'un autre homme qui aurait pu le juger d'un froncement de sourcils, d'un battement de paupières. Quoi qu'il en soit, il se mit à raconter à l'Indien tout ce qui lui pesait sur le cœur depuis qu'il avait un jour décidé d'entreprendre ce long voyage incertain. Les inconnus ont souvent la primeur des confessions d'autres inconnus.

Ajatashatru apprit alors que si Wiraj avait quitté son pays, ce n'était pas pour un motif aussi trivial que celui d'aller acheter un lit dans un célèbre magasin de meubles. Le Soudanais avait laissé les siens pour tenter sa chance dans les « beaux pays » comme il se plaisait à les appeler. Car sa seule faute avait été de naître du mauvais côté de la Méditerranée, là où la misère et la faim avaient germé un beau jour comme deux maladies jumelles, pourrissant et détruisant tout sur leur passage.